

## Le Canada dans une triple alliance

Celle du Lion britannique, de l'Aigle américain et de notre Castor. — Le siège de Londres ne ménage que des chausse-trapes à Hitler. — L'entrée prochaine du Japon et des Etats-Unis dans une guerre qui devient universelle.

Le premier anniversaire de la guerre trouve l'Angleterre sur la défensive, en face d'une attaque allemande qui doit être décisive pour l'une ou l'autre des forces en présence. La position de Winston Churchill — car c'est lui, en somme, l'animateur de cette défensive — ressemble beaucoup à celle de Wellington à Waterloo. "Quels sont vos ordres?" lui demandaient les officiers de son état-major. Et le Duc de Fer répondait froidement: "Il n'y a pas d'autre ordre que de tenir jusqu'au dernier homme."

Winston Churchill, descendant de ce duc de Malborough qui battit les troupes de Louis XIV à Blenheim, Ramillies, Audenarde et Malplaquet, viendra-t-il à bout d'Hitler, le nouveau dictateur de l'Europe qui, à l'instar du Roi Soleil, proclame: "L'Etat, c'est moi?"

Le siège de Londres, foyer de la bataille d'Angleterre, continue avec la même fureur. Les Hitleriens n'ont pas fait plus de progrès pendant la dernière semaine que les semaines précédentes. Ils sont moins avancés, en somme, qu'après la défaite française, parce qu'alors ils avaient la certitude de la victoire définitive, certitude qui doit être moindre aujourd'hui. On rapporte qu'à Waterloo, Napoléon, constatant l'insuccès de ses attaques successives, s'impatiente et frappait sa botte de sa houssine. Voyant poindre une armée à l'horizon, il s'écria, selon Victor Hugo: "Crouchy!". C'était Blücher. On sait la suite. Son armée, toujours d'après le poète, "fondit comme une cire au souffle d'un brasier."

Blücher, en l'occurrence, serait-ce Roosevelt? On sait quel nouveau pacte vient d'être conclu entre l'Angleterre et les Etats-Unis: la livraison de 8 bases navales et aériennes sur la côte est des deux Amériques contre celle de 50 destroyers. Pour les observateurs impartiaux comme pour les Allemands eux-mêmes, cela n'est pas loin de présager l'entrée de l'Oncle Sam dans le conflit. Si Hitler ne prend pas lui-même l'initiative et ne déclare la guerre sans attendre plus longtemps, on ne saurait craindre d'être mauvais prophète en prévoyant qu'aussitôt après les élections de novembre, Roosevelt étant victorieux, comme la chose est facile à prévoir, il jettera aussitôt toutes ses forces dans la mêlée.

### UN BESOIN ABSOLU DE L'AMERIQUE

A remarquer qu'il n'a pas attendu l'approbation du Congrès pour agir. C'est un camouflet donné à la démocratie telle que comprise jusqu'ici, trop débonnaire en temps de paix, trop lente en temps de guerre. Sénateurs et représentants s'approprièrent à discuter à perte d'haleine surtout ceux qui comptaient parmi leurs électeurs de forts contingents d'origine allemande, italienne ou irlandaise. Roosevelt a pensé que la sécurité de son pays valait mieux que l'électoratisme de ces chercheurs de mandats.

A l'occasion de la Fête du Travail, notre premier ministre, l'hon. Mackenzie King, a prononcé un discours à la radio, dans lequel il a surtout insisté sur la nécessité d'une étroite collaboration entre le Lion britannique, l'Aigle américain et le Castor canadien. Selon lui, l'Allemagne est beaucoup plus forte à cette date qu'elle ne l'était en septembre 1939. Elle possède aujourd'hui une capacité de production de 42 millions de tonnes d'acier par an, comparativement aux capacités respectives de 17 millions et de 51 millions de tonnes qu'ont l'Empire Britannique et les Etats-Unis. Il s'ensuit donc que la Grande Bretagne, dans sa lutte pour la liberté des peuples, a un besoin absolu de l'Amérique.

Non seulement le Canada et les Etats-Unis, d'après M. Mackenzie King, doivent-ils va à la défense de notre hémisphère, mais ils doivent encore contribuer à la libération de l'Europe, car s'il arrivait que le continent européen fût complètement subjugué par les forces d'Hitler, l'Amérique ne pourrait plus faire concurrence à la grande Allemagne, et elle devrait lui abandonner tous ses marchés étrangers, marchés asiatiques compris. Depuis les conversations d'Ogdensburg et l'accord qui en est résulté, continua M. King, Ottawa est devenu le trait d'union entre Londres et Washington pour le maintien de l'indépendance des trois pays et la défense de leurs intérêts communs.

### TRIPLICE DU LION, DE L'AIGLE ET DU CASTOR

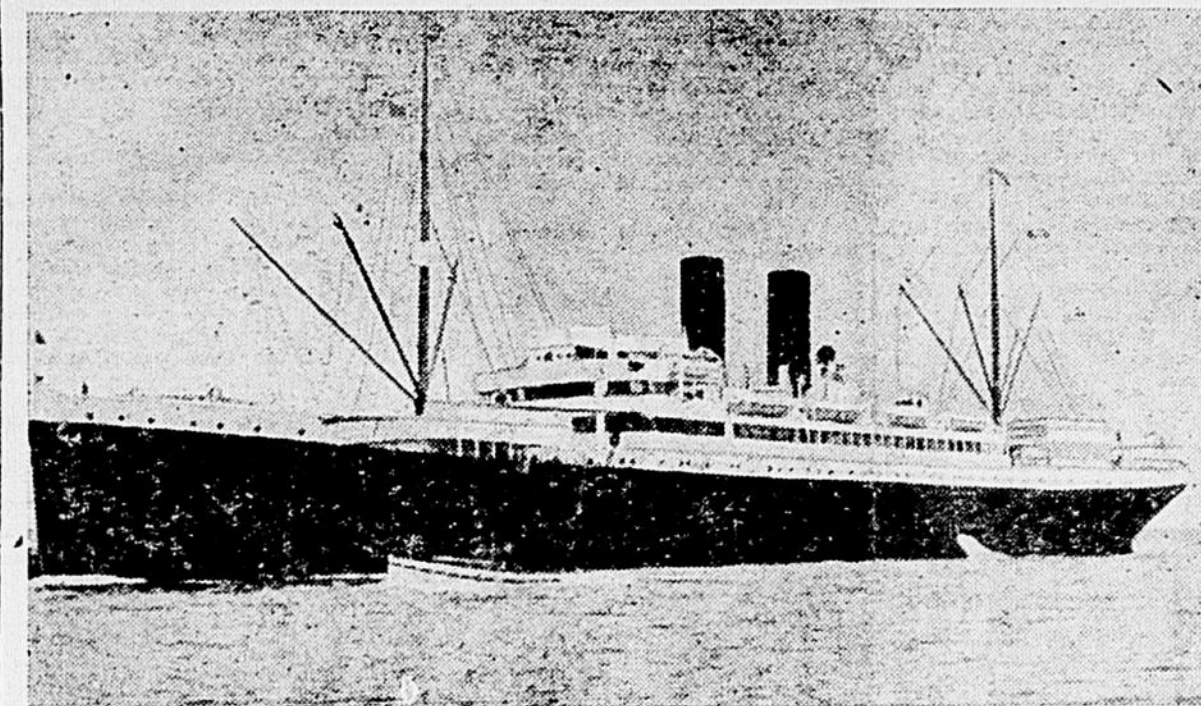
En plus de l'échange de bases aériennes et navales contre des destroyers, d'autres conventions sont intervenues entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Sans consulter le Parlement britannique, Winston Churchill a pris l'engagement formel, en cas de défaite, d'envoyer sa flotte de guerre en Amérique, sans la livrer à l'ennemi ni la saborder. Cet engagement permet à l'Oncle Sam de maintenir le plus gros de sa flotte dans le Pacifique pour faire face à la flotte japonaise.

Le Japon incline de plus en plus à lier ses destinées à celles des Etats totalitaires. Profitant de l'impotence actuelle de la France, il est en train de mettre la main sur l'Indochine, en attendant de faire de même sur les Indes Néerlandaises. C'est une course aux dépouilles qui s'étend sur le monde entier. Le premier ministre japonais, le prince Konoye, aura beau dire que son pays refuse d'adopter le régime fasciste, il n'en résulte pas moins que le Mikado est un dictateur aussi totalitaire que le Fuhrer et le Duce.

Or, les Etats-Unis vont-ils subir une pression de deux côtés à la fois, comme ce fut le cas de la Pologne, de la France, de la Roumanie, et comme ce sera bientôt celui de la Grèce et de la Turquie. Ce jeu de chausse-trappe à deux faces, nous, Canadiens, serions comme l'Oncle Sam pressés entre l'Europe et l'Asie. L'alliance pan-américaine doit du reste s'étendre de la baie d'Hudson au cap Horn. La presse espagnole, pro-fasciste jusqu'aux moelles, gémait déjà de voir les républiques sud-américaines tomber dans la coalition. Pense-t-elle naïvement que nous les abandonnerons au Caudillo Franco, pitoyable jouet dans les mains d'Hitler et de Mussolini?

GILBERT LARUE.

## Riel, modèle des "sauveux de race"



Le paquebot français "Meknes", coulé par une torpille allemande bien qu'il ne fût pas armé et qu'il arborait les trois couleurs françaises. Il transportait des Français qui rentraient au pays.



Le Canadien National rapporte qu'un curieux accident s'est produit à l'une de ses traversées à niveau, une automobile ayant frappé le huitième wagon avant la cambuse, c'est-à-dire la dernière partie du train de fret. Si le conducteur de cette voiture n'avait pas vu le convoi auparavant, c'est donc qu'il avait des yeux pour ne point voir. Bien que la chose semble paradoxale, la majorité des accidents d'autos se produisant dans des circonstances presque identiques, tant la bêtise humaine nous donne la meilleure idée qui soit de l'infini.

En dépit des édits diocésains et policiers, les "Bingos" continuent d'aller leur train à Montréal et nous n'en doutons pas, à peu près dans tout le reste de la province, sous le couvert de la charité et des bonnes oeuvres. Dans une municipalité où la gent policière devenait par trop inquisitive, un organisateur de bingos — car c'est devenu un métier — ne trouva rien de mieux à faire que de substituer "jumbo" à "bingo". Et la police n'y vit que du feu! Elle nous fait penser à celle de Montréal qui, le nez sur des placards de douze pieds de haut par six de large, s'enquiert: "Pourquoi dit-on qu'on annonce un bingo par 'icette'?"

L'"Autorité" s'efforçait de prouver, dans un article, la semaine dernière, que la propagande, anglaise ou allemande, dépasse souvent le but. Cette semaine, la B.B.C. signalant le torpillage d'un navire portant 330 enfants en route vers le Canada, déclarait que ceux-ci prenaient place dans les chaloupes de sauvetage en chantant. A cela la propagande nazie répliquait en niant avec indignation le torpillage. Elle ajoutait que le mensonge était bien évident, puisqu'on ne fera jamais croire que des enfants en danger de mort trouveraient rien d'autre que de mieux à faire que de chanter. C'est comme pour le bombardement de Ramsgate, tout qu'on ait découvert ensuite qu'il avait détruit plus de 1,000 maisons.

Un soldat canadien de retour de l'Irlande, où séjourne un contingent de nos troupes, rapporte qu'il n'est entré là-bas dans aucune maison, si humble soit-elle, qui ne possède sa bibliothèque, plus ou moins luxueuse, mais toujours nombreuse. Evidemment, ces Irlandais sont plus avancés que nous sous le rapport intellectuel du moins, car ici les bibliothèques particulières sont des raretés qui font même voir leur propriétaires d'un mauvais oeil. Les bibliothèques publiques ne sont du reste pas mieux vues. Une somme de \$450 ayant été demandée pour l'achat de livres destinés à notre bibliothèque municipale, un "archevêve" s'écria: "Pourquoi tant de livres? Est-ce qu'il n'y en a déjà pas assez? Si j'entreprendais, moi, de lire tous ceux qui y sont déjà, je n'aurais pas fini à ma mort!" Il est même probable qu'il n'aurait jamais commencé.

Notre Conseil Municipal s'efforce de plus en plus de fournir la preuve évidente que sa disparition, au mois de décembre, aura été la meilleure oeuvre du gouvernement Godbout. Voici nos Pères consacrés qui, non contents de laisser la bibliothèque municipale aux deux tiers vide de livres, et le Jardin Zoologique réduit à une demi-douzaine de singes, voudraient saboter le Jardin Botanique en y introduisant de leurs créatures à la place des experts qui ont créé une oeuvre digne de l'attention des Montréalais et des touristes. Qu'avons-nous à montrer à nos enfants pour les instruire, et aux étrangers, pour les attirer ici? Ce ne sont toujours pas nos "belles escaliers", une oeuvre franchement échevine celle-là, car si le Conseil avait adopté un règlement prohibant ces horreurs dès le début, la métropole du Canada ne ressemblerait pas aujourd'hui à une ville chinoise ou à une bourgade hétéroclite.

VULCAIN.

## Une autre gaffe de "Life"

### L'hôtel Windsor

L'un des plus beaux et des plus modernes du continent américain.

L'hôtel Windsor, à Montréal, admirablement situé au centre de la ville, à proximité des deux gares des chemins de fer du Pacifique et des Chemins de fer Nationaux, la gare Windsor et la gare Bonaventure, à deux pas de la rue Ste-Catherine, des grands cinémas et des grands magasins, est l'hôtelier le plus recherché et le mieux organisé que nous ayons dans la métropole. Les Montréalais en sont fiers et il le justifie.

Lorsque leurs Gracieuses Majestés vinrent visiter le Canada, l'an dernier, c'est à l'hôtel Windsor qu'eut lieu le magnifique banquet historique qui réunissait l'élite de nos hommes d'Etat et de notre société et c'est du balcon de l'hôtel qu'elles reçurent les acclamations de la foule.

Tout ce que le monde international et politique compte de sommités dans son sein, prennent leurs appartements au Windsor dont le nom est synonyme d'excellent service, de courtoisie et de haute distinction. La cuisine du Windsor est renommée, au Canada comme aux Etats-Unis et à l'étranger, et la richesse des décorations de l'hôtel, la beauté et le confort des chambres ne le cèdent en rien aux plus grands hôtels du continent américain. Et ce qui fait la caractéristique du Windsor, c'est que le voyageur peut se procurer le logement à des prix modérés comme il peut également jouir du luxe de chambres plus spacieuses et de suites admirablement agencées.

Pour donner l'idée de la classe de gens qui fréquentent le Windsor, voici quelques noms de voyageurs pris au hasard dans la liste nombreuse de ses hôtes:

Sir Norman Angell, auteur et économiste distingué, Londres; Lord et Lady Marley, Londres; Lady Eden et sa famille, Londres; M. et Mme André Maurois, Paris; Major-General Sir James et Lady Graham, Londres; Lady Bolea, Londres; Comte Storza et famille, France; Lady Boynton, Londres; Son Excellence Sir Trygve Lie, Norvège; M. et Mme A. Géraud ("Perrinax"), Paris; Sir Frederick Phillips, Londres; la Princesse Cantacuzène; M. et Mme L. Cotnarosnu et famille, Paris; M. H. de Kézille, Paris; France; M. et Mme Robert W. Service et famille; Mme Marcelle Danya, Metropolitan Opera, New-York; Sir Evelyn Wrench, Londres.

Cette revue yankee, après nous avoir prêté gratuitement le dessin de vouloir attenter à la vie de nos Souverains, lors de leur visite en notre pays, en mai 1939, découvre maintenant que la langue nous fourche quand nous parlons, et elle revient avec la légende surannée du patois canadien-français.

Certaines revues de langue anglaise, qu'elles soient américaines ou autres, sont impayables. Elles parlent avec aplomb de choses dont bien souvent elles ne connaissent pas le premier mot. Le cas vient de se présenter une fois de plus et, évidemment, il s'agit dans ce cas de nous Canadiens français. La revue "LIFE" est une revue qui a une circulation considérable dans tout le pays, et nous dirons même formidable à Montréal, notamment, où elle est lue par un grand nombre de citoyens de langue française. La semaine dernière, "LIFE" se fendait d'un article abondamment illustré sur la première communion des jumelles Dionne à Callander, Ont. L'article qui accompagne les illustrations récapitule la vie quotidienne des célèbres jumelles, leurs progrès scolaires, parle de leur état physique, pour démontrer que ces enfants n'ont rien d'anormal et que physiquement, ils sont parfaitement sains.

Jusqu'ici, rien à dire, mais le chat sort du sac, quand le narrateur d'une visite à cette mémorable cérémonie de la première communion, s'exprime ainsi. Nous donnerons le texte anglais d'abord avec la version française ensuite. "Only in one respect are they backward. Like most products of multiple births, they have developed their own system of (suite à la page 3)

## Nouveau deuil pour notre diocèse

Samedi dernier, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, mourait Monseigneur Georges Gauthier, archevêque de Montréal. Pour la troisième fois en moins d'un an, notre diocèse perd un de ses évêques.

La mort de Mgr Gauthier causera des regrets bien au-delà des frontières de notre province, car les importantes charges qu'il a remplies durant les 46 années de sa vie sacerdotale avaient porté son nom à l'attention de tous. Après avoir été recteur et chancelier de l'Université de Montréal, Mgr Gauthier devenait l'évêque auxiliaire de Mgr Bruchési, en 1912. Depuis cette date, il a porté sur ses épaules l'entière responsabilité du diocèse, avec un zèle, une abnégation qui avaient forcé l'admiration et le respect de tous. Il a mené une vie de dur labeur et c'est sans doute ce qui a miné si vite sa santé.

L'archevêque qui vient de disparaître laissera parmi nous l'exemple d'une humilité vraiment vécue. Il a, toute sa vie, détesté la publicité et il a voulu, encore après sa mort, demeurer ignoré. Dans son testament il a demandé qu'on ne lui fasse pas d'oraison funèbre et qu'on l'inhumie dans un cercueil "très pauvre" suivant la coutume sulpicienne. En fait, son cercueil est fait de quatre planches couvertes de drap noir.

Les nombreuses sympathies qui sont parvenues à l'archevêché de Montréal, tant de la part des catholiques que des sociétés protestantes et des pouvoirs publics démontrent la haute estime que chacun avait de la personnalité fortement accusée de l'illustre prélat. Nous prions les autorités ecclésiastiques d'accepter nos sincères condoléances.

Qu'on nous permette également de souhaiter à notre nouvel archevêque, Mgr Charbonneau, nos vœux d'un fructueux apostolat.

Un anniversaire qu'il ne faudra pas célébrer: sa pendaison à Régina en septembre 1885. — Comment il se croyait une "mission providentielle" et prétendait battre ses ennemis grâce à une intervention "surnaturelle". — Prophète inspiré par les secrets de l'Almanach.

C'est de tradition chez les Canadiens français qu'en toute circonstance hors de l'ordinaire s'élève un ou plusieurs "sauveux de la r... r... race". De ces "sauveux" nous en avons eu toute une kyrielle, qui firent un pétard du diable avant de laisser voir ce qu'ils étaient réellement: des maniaques ou des hallucinés. Parmi eux Louis Riel, pendu à Régina en septembre 1885, et dont on nous épargnera la célébration du cinquante-cinquième anniversaire, occupe une place spéciale.

Ce n'était pas un Canadien français 100 pour 100, mais un Métis français de la Rivière-Rouge, qui avait fait ses études classiques, inachevées du reste et mal dirigées, dans un collège de Montréal. Lorsqu'il eut soulevé pour la seconde fois une partie des Métis du Nord-Ouest contre le gouvernement d'Ottawa en 1885, celui-ci envoya pour soumettre les insurgés le général Middleton, avec une petite armée de quelque 2,000 hommes. Le chef militaire des Métis, Gabriel Dumont, ayant appris que Middleton marchait sur Batoche, proposa à Riel d'aller au devant des troupes et de les harceler pendant la nuit. N'ayant sous ses ordres que 350 hommes, dont environ 200 plus ou moins bien armés, il jugeait dangereux d'attaquer de front les envahisseurs et préférait entamer une guerre de guérilla.

Riel avait appris qu'il y avait un bataillon de Canadiens français dans le camp de Middleton, répondit que cette tactique lui paraissait "trop barbare" à l'égard de compatriotes. Dumont eut beau soutenir que ce n'était pas l'heure de faire du sentiment, qu'il s'agissait avant tout de sauver sa peau même contre des ennemis de même race, vu qu'ils n'avaient pas hésité à s'unir aux Anglais, l'idée d'une lutte à la façon indienne ne put emporter l'assentiment de l'illuminé. Dumont, qui eut été un stratège remarquable sur un autre théâtre, observa vainement:

"On ne fait pas d'omelettes sans casser d'oeufs. Puisque ces gens viennent pour nous massacrer, je ne vois pas pourquoi, du moment que nous nous sommes mis en révolte, nous hésiterions devant le risque de blesser ou de tuer même des amis malavisés qui n'hésiteront pas, eux, à faire feu sur nous et nos familles. Si vous me laissez faire à ma guise, je commencerai par faire sauter les voies ferrées, puis je me porterai contre les troupes et ne leur laisserai pas de repos jusqu'à ce que je les aie abruties par de continuelles attaques, trois nuits de suite."

Cet argument n'eut pas plus d'influence sur Riel qui, à l'en croire, ne voulait pas encourir le reproche de s'être conduit en "sauvage". Il persistait naïvement à penser que les soldats canadiens français hésiteraient à tirer sur ses hommes, et il alla même jusqu'à espérer qu'ils interviendraient auprès de Middleton, et celui-ci refusant d'obtempérer, ils en viendraient aux mains avec les Anglais.

Après s'être retiré à Batoche, Dumont y fit creuser un système de tranchées-abris qui fit l'admiration des ennemis eux-mêmes, tant il était ingénieux. Mais pendant la bataille, Riel arrêta plusieurs fois les contre-offensives méritées en disant qu'il comptait beaucoup plus sur ses prières que sur les balles pour exterminer l'ennemi. Il s'était retiré en arrière et pria les bras en croix, comme autrefois Moïse pendant que Josué combattait les Amalécites. Mais il n'obtint pas le même succès, et force fut donc aux Métis de battre en retraite. Au lieu de s'enfuir, comme il le pouvait, Riel préféra se constituer prisonnier afin d'aurocler sa tête de la couronne du martyr.

Qu'une forte partie de la population du Québec ait fait un héros de ce malheureux, cela tient plus à des circonstances politiques qu'à la logique. Un médecin fort réputé de l'Asile de Beauport, qui fut contemporain de Riel et le connut assez intimement, disait: "Le tort du gouvernement, c'est de l'avoir pendu au lieu d'envoyer dans un asile d'aliénés ce visionnaire atteint de mégalomanie." Ses défenseurs eux-mêmes n'hésitèrent pas à plaider "folie".

Nous n'avons pas à discuter ici du juste ou de l'injuste de la cause des premiers colons du Nord-Ouest. Profondément illettrés, ils étaient non moins superstitieux. Riel, seul en possession d'un almanach et ayant lu qu'une éclipse du soleil se produirait sous peu, leur annonça un jour:

— Afin de vous prouver la sainteté de ma mission, je vous prédis qu'à telle date le soleil se couvrira de deuil.

L'événement s'étant réalisé, les Métis, dans leur simplicité, eurent en effet que ce prophète, nouveau Moïse, entretenait des relations avec les puissances surnaturelles. Ce détail et autres semblables ne furent connus au dehors que plus tard et ne contribuèrent pas peu à faire douter de sa "mission providentielle", tout comme la chose arriva dans la suite à un autre Riel, le dénommé Maurice Le Gobelet Duplessis.

FLAMBEAU.



Le roi Georges VI examine de près une grenade afin d'apprécier la qualité des munitions qui sont mises entre les mains de ses soldats.

# Cyclopropane

Au docteur Louis Bernard.

Dans la salle d'opération  
J'attends l'ultime sensation.  
Un linge blanc sur le visage,  
Un infirmier me dévisage.

Ici tout est blanc, tout est nu.  
Tandis que mon corps est tenu,  
Autour de moi j'entends qu'on rôde.  
Cela sent l'éther et l'iode.

Par la fenêtre, le soleil  
M'éclaire et me tient en éveil.  
La chaleur est, dit-on, terrible.  
Or du froid je me sens la cible.

On m'attache sur la figure  
Un masque qui me défigure  
Et, très légèrement anxieux  
J'avais le gaz mystérieux.

Oh! je ne sentis pas grand'chose,  
Mais petit à petit la dose  
Aux pieds commence à m'engourdir  
Et mon coeur se met à bondir.

On dirait que je me délivre  
De la terre et que, le sang ivre,  
Je monte à travers le plafond  
Comme aspiré par un siphon.

Je crois voir des ventilateurs  
Chasser des miasmes tentateurs.  
Dans un inconcevable songe,  
Mon esprit s'égare et s'allonge.

Je m'imprègne du gaz léger  
Qui me grise et vient m'alléger.  
Je veux encor de ce breuvage  
Qui m'exaspère et me soulage.

Mais voilà que tout s'obscurcit  
Et se mêle dans un lacis  
De réel et d'impondérable,  
De gravier, de terre et de sable.

J'éclate d'un rire nerveux,  
Déchirant et voluptueux  
Qui me disloque et me terrasse.  
Je ne sais plus ce qui se passe.

Je suis soulé, je suis soulé, soulé, soulé,  
Et dans ma tête mon sang bout.  
Devant mes yeux, je vois descendre  
Un flot de lumière et de cendre...

JACQUES ANTOONS.

## Pointes sèches

(suite de la page 4)

rue pour nous demander: "Pourriez-vous nous indiquer un vrai restaurant français?" Espérons que nos restaurateurs comprendront qu'il est de leur intérêt de faire de la cuisine française. Et quant à nous, nos estomacs ne s'en porteront que mieux.

Ce n'est pas la première fois que nous parlons dans nos colonnes du bienfait qu'apportent à la population les unités sanitaires. La vie moderne soulève pour la santé publique de nouveaux dangers que nous ne pouvons pas, en notre particulier, conjurer. Puisque nous nous organisons pour vivre et nous développer, il faut aussi nous organiser pour protéger la santé et la vie de chacun.

Plusieurs comités de la Province se sont pourvus d'Unités sanitaires et les rapports venus de chaque bureau ont permis à l'honorable Henri Groulx, secrétaire provincial, de fournir les statistiques suivantes:

"Au cours des douze derniers mois, plus de 240,000 bébés ont bénéficié du service de l'hygiène de la première enfance que dispensent dans la province de Québec les Unités sanitaires du ministère provincial de la Santé.

"Ce rapport dénote un développement de plus en plus considérable dans le domaine de la santé publique en notre province, l'hygiène maternelle, l'hygiène de la première enfance, l'hygiène scolaire font des progrès constants. Quand on considère que près de 277,000 enfants d'âge pré-scolaire ou scolaire, vus à domicile ou dans nos cliniques, ont également bénéficié de l'expérience et du dévouement du personnel des Unités sanitaires, on se rend compte de l'importance d'un tel organisme."

Ce sont des chiffres qui parlent par eux-mêmes et si l'on veut être franc, on avouera que depuis quelques années, on ne voit plus de ces épidémies massives qui causaient jadis tant de ravages. Chaque fois que quelque maladie contagieuse s'est déclarée dans une partie de la Province, elle a été rapidement contrôlée par les Unités sanitaires.

Dans un autre domaine, s'est tenu aux Trois-Rivières le congrès annuel de la Fédération des chambre de commerce des jeunes. Nous pourrions nous demander quel pouvait être, en temps de guerre, l'utilité d'un pareil congrès. Tout le monde s'intéresse à la guerre, surtout les jeunes, mais ce n'est pas dans un congrès de ce genre qu'ils pouvaient régler la question. Nos jeunes, c'est naturel à leur âge, regardent vers l'avenir et bien convaincus que la guerre aura une fin, ils avaient choisi comme sujet de leurs études: "Pour et après la victoire".

Toutes les discussions ont pivoté autour de ce thème et au moment où nous écrivons ces lignes, les résultats du congrès ne nous sont pas encore parvenues. Ce que nous voulons surtout souligner, c'est que les jeunes demandent aux plus âgés de ne pas croire que leur départ coïncidera avec la fin du monde. Le poids actuel de la guerre, ils le supportent et ils auront à le supporter plus longtemps que nous. En outre, la jeunesse participe, de nos jours, d'une façon si immédiate et si importante à la vie économique et politique de la nation que nous n'avons pas le droit d'ignorer ses opinions, ses demandes et de ne pas leur porter une bienveillante attention. Au lieu de considérer leur poussée en avant comme une critique de ce que nous avons fait, regardons plutôt leur travail comme une coopération et apportons-lui, si nous le voulons, l'appui de notre expérience. Si l'on avait songé à tout cela durant la dernière guerre!!!

Nous retrouvons dans la "Revue de Granby" un excellent article publié par notre confrère Edouard Hains sur la valeur publicitaire des hebdomadaires. Trop longtemps les agences d'annonces et les commerçants ont évalué le médium de publicité à la quantité du tirage. Lorsqu'on aura compris,

cela semble venir, que la qualité de la lecture et du lecteur, importe plus que la quantité, que l'on aura considéré quel pouvoir d'achat représentent les lecteurs d'une publication, on aura fait alors un choix judicieux pour annoncer sa marchandise. A ce sujet, voici ce que dit M. Hains:

"Depuis quelque temps, les hebdomadaires, surtout ceux du Québec français, ont vu leurs recettes de publicité augmenter sensiblement et les pronostics sont bons pour 1940. L'annonceur, surtout celui dit national, s'est rendu compte que l'hebdomadaire garde son actualité pendant sept jours, sur la table de famille, et que durant ce temps, il sera lu avec une attention quasi rituelle, de la première à la dernière ligne non seulement par la famille de l'abonné mais encore par tous les gens du "bloc", à un point tel que c'est devenu un problème pour les membres de l'Association des Hebdomadaires de langue française que de pouvoir payer un abonnement à chacune des familles qui habitent le même édifice. Aussi a-t-on enfin compris, et tout particulièrement chez les 50 feuilles hebdomadaires, qui forment l'Association des Hebdomadaires-français, n'offrent pas tant un tirage total de 100,000 copies qu'un réseau de lecteurs qui se chiffrent aisément à un demi-million!"

On dira peut-être que nous prêchons pour notre clocher. Pourvu que nous disions la vérité, nous croyons avoir le droit de nous en servir pour sauvegarder nos intérêts.

## Petit courrier d'Europe

### ALLEMAGNE

Il y a un an...  
Le fait militaire et le fait diplomatique

Frontière polonaise. — Le 1er septembre, 1939, à l'aube, les armées allemandes pénétrèrent en Pologne, en dépit de tous les engagements d'honneur donnés auparavant par les maîtres du Reich. La guerre actuelle date de ce moment. Le jour même, les gouvernements britanniques et français chargèrent leurs ambassadeurs de présenter au gouvernement de Berlin des notes qui l'avertissaient que si les troupes allemandes n'étaient pas retirées de Pologne, la Grande-Bretagne et la France rempilaient leurs engagements envers les Polonais. A ces avertissements, Joachim Ribbentrop, ministre des Affaires Etrangères du 11e Reich répondit que ce n'était nullement l'Allemagne qui avait attaqué, mais la Pologne qui avait envahi le territoire allemand. M. Ribbentrop ajouta que la réponse aux demandes de l'Angleterre et de la France ne pouvait être formulée que par le Führer lui-même.

Le 3 septembre au matin Hitler n'avait pas répondu. Le gouvernement britannique informa le gouvernement allemand que, si le 3 septembre, à 11 h. du matin, aucune réponse n'avait été reçue à Londres, l'état de guerre existerait entre ces deux pays à partir de cette heure. Un ultimatum identique du gouvernement français expira le même dimanche à 5 h. de l'après-midi. Hitler qui, peu de jours auparavant avait avoué à Sir Neville Henderson qu'il aimerait mieux faire la guerre à 50 ans qu'à 55 ou 60 ans, rompit ses négociations avec Londres et Paris, déclenchant ainsi une guerre qu'il aurait pu éviter.

### ANGLETERRE

Un sybarite au camp de concentration

Londres. — Un juge anglais du nom de Bennett vient de refuser une injonction prise à la demande de Sir Oswald Mosley contre les propriétaires d'un hebdomadaire de Londres. Sir Oswald, chef des fascistes anglais que le gouvernement de M. Churchill a promptement interné il y a quelques mois, se plaint d'un article où on l'accuse de passer son temps de détention à jouer au bridge et à boire du vin blanc, du vin rouge, boire du champagne, de se faire apporter des vivres dans une automobile et porter des sous-vêtements de soie, bref de mener en prison l'existence d'un sybarite extravagant. Sir Oswald nie tout cela, mais c'est un fait que ce célèbre colporteur avait, avant son internement, une garde-robe énorme et des goûts extravagants. Sir Oswald ne fait pas exception parmi tout le gibier de camp de concentration rattaché chez les Alliés. On pourrait en nommer au Canada.

### FRANCE

Le drapeau du général De Gaulle

Vichy. — On vient d'apprendre ici que les navires français dont les équipages se sont mis au service du général De Gaulle, président du Comité National Français de Londres, battent pavillon tricolore avec en plus, le pavillon bleu à la croix de sainte Jeanne d'Arc. C'est le drapeau officiel des légions que le général De Gaulle a rassemblées en Angleterre.

### ESPAGNE

De Gaulle a des partisans au Maroc

Tanger. — Le correspondant à Casablanca de Espana, organe officiel des phalangistes espagnols rapporte qu'au Maroc français "un nombre considérable de partisans fidèles écoutent avec intérêt les émissions radiophoniques du général De Gaulle". Le même correspondant ajoute qu'un quotidien fait toujours grand état des victoires britanniques.

### HOLLANDE

Amsterdam. — Des Anglais, marchands de tableaux, qui ont l'intention de se rendre aux Etats-Unis pour effectuer là-bas des ventes officielles au nom du gouvernement britannique, viennent d'apprendre qu'il auront sur le marché de New-York des concurrents redoutables. Concurrents allemands qui, après avoir pillé les superbes musées hollandais veulent se défaire à bon compte de chefs d'oeuvre de l'art flamand.

### RUSSIE

Sans compter que "l'amitié" germano-russe s'use manifestement aux frontières de la Roumanie, il faut croire que les pourvoyeurs du Reich ne parviendront pas facilement à parer aux effets du blocus britannique en s'approvisionnant de blé en U.R.S.S., car la récolte russe est de dix jours en retard sur celle de l'an dernier. Au 20 juillet, on avait récolté sur une superficie de 8,249,000 d'hectares, alors qu'à la même date, en 1939, la récolte avait déjà pris fin sur une superficie de 18,000,000 d'hectares, soit plus que le double. Au Canada et dans les autres pays où l'Angleterre peut s'approvisionner de blé, les perspectives de récolte sont excellentes.

### ITALIE

Au pays des témoins, on trouve que la guerre dure plus longtemps

mit à circuler à travers l'Italie. La voix: "Quelle est la différence entre un accident et un malheur? Si l'avion d'Hitler entrain en collision avec celui de Mussolini, ce serait un accident. Mais, comme cela ne s'est pas encore produit, c'est un malheur!"

## Cette noce chez Mathurin Gagon

(suite de la page 4)

sa fiancée il y avait dix ans de différence, en faveur de...

Jean, en tout cas, avait trente ans au moment de son mariage qui eut lieu le 29 juillet 1940, et Marguerite n'en avait que vingt.

Quant à Pierre, il s'était marié lui aussi à l'âge de trente ans. C'était en 1912 par conséquent, puisque Pierre avait deux ans de moins que Jean.

Mais si nous voulons assister aux noces, revenons à Mathurin Gagon. Mathurin a décidé de se marier à l'automne. Et il prendra pour épouse Françoise Boudeau (ou Godeau) qui n'a alors que 13 ans.

Comme la seule église de la région est Notre-Dame de Québec d'où les missionnaires rayonnent pour administrer les sacrements il faudra aviser M. de St-Sauveur premier prêtre séculier venu au Canada et dont la paroisse de St-Sauveur perpétue le souvenir) pour qu'il vienne bénir le mariage.

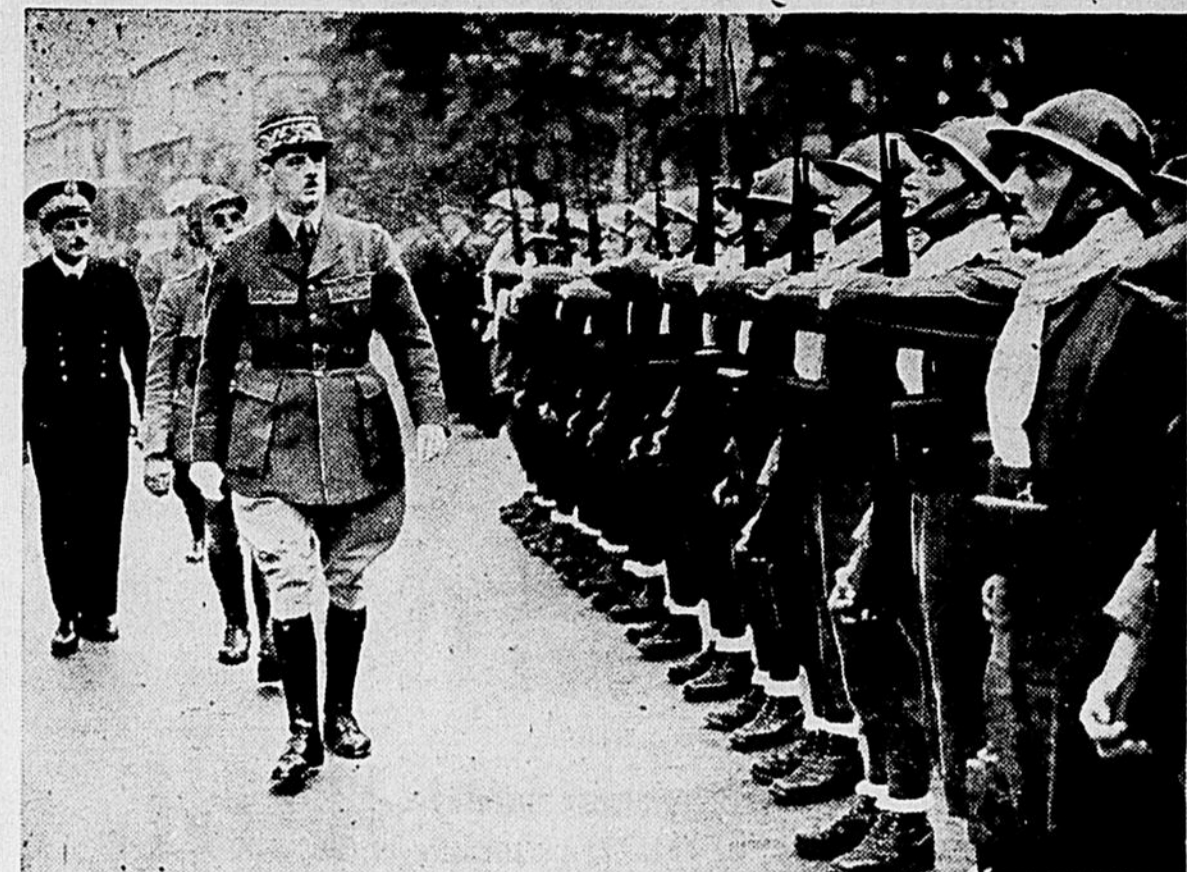
Ce dernier, comme d'habitude, partira de Québec en canot d'écorce, et il se dirigera vers la côte Beauré.

En attendant, chez Mathurin Gagon, on se prépare.

Quel honneur pour lui, en effet, de voir bientôt la table de sa maison se transformer en autel et sa maison elle-même devenir une chapelle.

C'était alors la coutume, sans compter que l'histoire nous dit en toute lettre que ce mariage eut lieu "en la maison du dit Mathurin Gagon."

Voiez-vous la fête? On est à la fin de septembre (le 30), à l'époque où la côte montagnaise de Beauré se rougit et se dore. — En pleine forêt, et entouré de nombreux parents et amis, Mathurin



Le général Charles de Gaulle, chef des Français libres, passe en revue un détachement de ses troupes en Angleterre. On sait que la légion connue sous le nom de "Français libres" a décidé de combattre aux côtés de l'Angleterre, jugeant que c'est là le moyen le plus efficace de libérer la France des envahisseurs allemands et italiens.

voit son grand rêve devenir une réalité.

Je dis "entouré de nombreux parents".

En effet, Jean et Pierre, ses frères cadets en même temps que ses plus proches voisins étaient présents, probablement avec leur femme et peut-être même avec leurs enfants.

Jean en avait déjà trois à cette époque (Jeanne, Renée, Marguerite), et Pierre de même (Jean, Anne et Pierre).

Et la vieille mère venue de France était là elle aussi. C'est un fait historique.

Tout nous porte à croire que la

sœur de Mathurin, Marguerite, veuve d'Éloi Tavernier déjà rendue en Canada, y était également avec ses trois filles, Marie, mariée du 2 mai, Marguerite et Anne.

Il y avait encore Massé Grevelle, leur neveu.

Le contrat de mariage, passé à Québec par le notaire Lecoustre, — "ce finnoir incorrigible qui ruait à quatre pattes", — fait mention en tout cas de Jacques Lehoux, beau-père de la mariée, de Martin Grouvel, de Me Charpentier et de Jean Bourdon, commis général.

Et Robert Drouin (ancêtre de l'avocat généalogiste de Montréal)

dont la petite fille devait plus tard (26 octobre 1870) épouser Jean Gagon le plus petit neveu de Mathurin, devait à n'en pas douter être lui aussi de la fête à titre de voisin et d'ami.

Sans compter que tout ce monde-là dut réapparaître le dimanche suivant pour la "renocce" d'usage.

Quoi qu'il en soit, ce fut selon toute apparence, une belle fête canadienne en même temps qu'une belle fête de famille.

Père JULIEN, o.f.m. Cap. (Robert Gagnon) Monastère des Capucins, Limoilou, Québec.



# DOMINION DU CANADA DEUXIÈME EMPRUNT DE GUERRE

## \$300,000,000

La Banque du Canada est autorisée par le ministre des Finances à annoncer l'émission d'un emprunt en espèces, aux conditions suivantes:

## Obligations 3 pour cent, échéant le 1er octobre 1952

Rachetables le 1er octobre 1949 ou à partir de cette date

Prix d'émission: 98.75% et l'intérêt couru, pour un rendement de 3.125% jusqu'à l'échéance

Coupsures des obligations au porteur: \$100, \$500, \$1,000

Le produit de l'émission sera affecté par le Gouvernement aux dépenses de guerre.

Le paiement doit être fait en entier contre livraison de certificats provisoires, le 1er octobre 1940 ou après cette date.

Le principal et l'intérêt seront payables en monnaie légale du Canada. Les intérêts seront payables franco semestriellement à toute succursale au Canada d'une banque à charte. Les obligations seront datées du 1er octobre 1940.

Conformément à la déclaration faite par le ministre des Finances le 18 août 1940, la Banque du Canada a été en outre autorisée à annoncer qu'on acceptera des demandes de conversion des obligations 4 1/2% du Dominion du Canada, échéant le 1er septembre 1940, qui n'auront pas été présentées pour remboursement, en obligations additionnelles de la présente émission d'une valeur nominale égale. Les obligations 4 1/2% acceptées pour conversion (dont le coupon final aura été détaché) seront évaluées à 100.25% et la soule en espèces en faveur du souscripteur sera payée au moment de la livraison des nouvelles obligations le 1er octobre 1940 ou après cette date.

Les souscriptions en espèces et les demandes de conversion seront reçues chez les courtiers en valeurs et agents de change autorisés, et dans les succursales au Canada des banques à charte, où l'on pourra se procurer le prospectus officiel contenant en détail les conditions de l'émission de cet emprunt.

Le ministre des Finances se réserve le droit d'accepter les souscriptions en espèces en tout ou en partie.

Les listes de souscription seront ouvertes à 9 heures du matin (heure avancée de l'Est) le lundi, 9 septembre 1940, et seront closes à une date ultérieure à la discrétion du ministre des Finances, avec ou sans préavis.

OTTAWA, le 6 septembre 1940.

## COURSES à BLUE BONNETS

### Jusqu'au 9 SEPTEMBRE

Première course à 2.30 P.M.  
(heure avancée)

### admission 50c

### MONTREAL JOCKEY CLUB

MEMBRE DE LA PROVINCE OF QUEBEC RACING ASSOCIATION INC.

LES ENFANTS NE SONT PAS ADMIS.

# Le film français plus vivant que jamais

**M. J. A. De Sève, vice-président de la Compagnie France-Film de Montréal, fait taire toutes rumeurs défaitistes qui couraient sur le sort du film français pour l'avenir. — Des explications précises. — Une autre belle saison du film en perspective.**

Dans une brève entrevue qu'il donnait ces jours derniers, M. J. A. De Sève, vice-président de la compagnie France-Film de Montréal a mis fin une fois pour toutes aux rumeurs les plus contradictoires qui couraient sur l'avenir du film français au Canada, par suite de l'invasion de la France par les troupes allemandes. Nous voilà désormais rassurés sous ce rapport. Le film français ne mourra pas, au contraire, il a bien l'intention de vivre et la compagnie en a un assortiment suffisant pour au moins deux années, sans compter que de nouveaux films sont présentement tournés en France. Voici au reste, la mise au point de M. de Sève, que nous avons crû bon de reproduire in extenso, avec la liste des pellicules cinématographiques inscrites sur le programme pour la prochaine saison :

"Les cinéphiles français ont grand tort de s'alarmer" déclare M. J. A. De Sève, directeur-général de France-Film en nous donnant une liste importante de films nouveaux.

"La France a capitulé! Mais cela ne veut pas dire que rien de ce qui était la France n'existe plus. Parce que le sort des armes a été néfaste, faut-il croire que le peuple français va cesser de travailler et de se livrer à l'industrie et que les industries vont fermer leurs portes?"

Cet argument, c'est M. J. A. De Sève, directeur-général de France-Film qui nous le proposait, comme nous discutons avec lui de la nouvelle saison du cinéma français au pays.

Et M. De Sève poursuit :

"Les rumeurs les plus invraisemblables se répandent dans le public au sujet du cinéma français. Retenez bien ceci et dites-le à vos lecteurs : Toutes sont fausses! Le peuple français a besoin, comme vous, comme moi, de distraction. Des films, il y en aura. La production se poursuivra. Certes, elle mettra quelque temps à reprendre le rythme d'avant-guerre. Mais, une chose est certaine, le film français va continuer."

"Pour ce qui est de nous au Canada, notre compagnie a pris les précautions requises. Nous sommes prêts à attendre. Nous avons, arrivés à Montréal, suffisamment de films pour durer plusieurs années encore sans recevoir de films de France. Ceci pour répondre à certains alarmistes trop pressés de s'inquiéter."

**A Propos de reprises**

"Sur un total de 104 films présentés au cours de la saison qui s'achève, nous avons donné au public six reprises. Soit à peine 6%. Et encore ces prises étaient-elles des films de France. Parmi eux : "Chapardaine", des "Chansons de l'Adieu" et des oeuvres de pareille importance. En 1941, la proportion des reprises sera à peu près la même."

"Je ne pense pas que les cinéphiles français puissent nous tenir rigueur d'une telle politique. Et puis qui peut se vanter d'avoir vu tous les films français? Ayant dit cela, il n'y a plus de cinéma français simple logique veut qu'on attende que tel soit le cas."

"Il ne suffit pas, me dites-vous, continue M. De Sève, d'annoncer une semaine florissante. Ce qui importe, c'est donner la liste de ces films. Nous pourrions doubler cette liste, si ce n'était le risque d'établir une nomenclature plutôt monotone à l'heure actuelle."

"L'actuelle saison — qui débute avec la présentation de "La Dame de Coeur", de Michèle Morgan, au "Saint-Denis" — comportera six reprises dont voici les titres : "La Mascotte", célèbre opérette; "Le Maître de Forges", classique de l'écran; "Sans Famille", oeuvre étonnante au possible, et "La Dame aux Camélias", avec Yvonne Printemps dont l'éloge n'est plus à faire."

"Nous avons aussi reçu des demandes nombreuses pour le film: "Il est Charmant" d'Henri Garat et Mez Lemonnier. Cette opérette de Killemeat, — qui n'a pas vieilli, loin de là, — sera reprise, et avec succès, nous n'en doutons pas. Ce délicieux film, où la musique française brille et dans lequel le charme et la fantaisie française se sont alliés pour composer un bijou de comédie, nous a été redemandé maintes fois. Le public sera satisfait."

"Il est à remarquer, continue encore M. De Sève que les gens qui lancent des rumeurs au sujet du cinéma français, ce sont ceux qui ne le fréquentent pas. Car enfin il faut avoir des yeux pour voir. La guerre sera vécue d'une année cette semaine et aucune salle française n'a manqué de films. Je le répète: rien n'est changé. Le cinéma français demeure au poste."

**A Propos des films doublés**

"Bien que l'on puisse penser le contraire, nous dit ensuite M. De Sève, un bon nombre de clients nous ont demandé de présenter des films de fabrication américaine doublés en langue française. Nous ne pourrions pas contenter ces clients. Il n'y aura qu'un ou deux films doublés de présentés cette année."

Et, en terminant, M. De Sève nous remet pour publication la liste officielle des exclusivités françaises pour la nouvelle saison.

Ce document parle de lui-même.

Liste des nouveaux films :

"L'affaire Steinberg" avec André Roanne.

"A la manière de..." avec Pierre Larquey, Simone Cerdan.

"A l'ouïe meublé", avec Jim Gérard, Pauline Carton.

"Battement de coeur", avec Danielle Darrieux, André Luguet, Claude Dauphin.

"Berlingot et Cie", avec Fernand Charpin, Suzy Prim, Monique Bert.

"La boutique aux illusions", avec Monique Rolland, Jim Gérard, Pizarnik, Raymond Cordy.

"Brazza", avec Robert Darène, Jean Worms, Jean Galland.

"Brigade sauvage", avec Vera Korène, Charles Vanel, Roger Duchesne, Le prince Youka Troubetskoy, Lisette Lanvin.

"Café de Paris", avec Vera Korène, Jules Berry, Pierre Brasseur, Maurice Escande, Simone Berriau.

"Café du port", avec Line Viala, la chanteuse à l'accordéon, René Dary, Aimos.

"Cavalcade d'amour", avec Simone Simon, Corinne Luichaire, Claude Dauphin, Michel Simon, Janine Darcey.

"Chantons quand même", avec Annie Vernay, Paul Cambo, Guy Berry.

"Le charme de la Bohème", avec Martha Eggerth, Jan Kiepura.

"Le chemin de l'honneur", avec René St-Cyr, Henry Garat, Pierre Brasseur.

"Chourinette", avec Mireille Bréval, Duvallet.

"Confit", avec Corinne Luichaire, Annie Vernay, Roger Duchesne, Claude Dauphin, Raymond Rouleau.

"Les conquérants", avec Errol Flynn, Olivia de Havilland.

"Coup de bourse", avec Urbain Guy Sloux, Cergy.

"Coups de feu", avec Mireille Balin, Raymond Rouleau, Ginette Leclerc, Abel Jacquin.

"La Dame aux Camélias", avec Yvonne Printemps, Pierre Fresnay, Luce Poë.

"La dame de coeur", avec Michèle Morgan, Tramel, Gilbert Gil.

"Le Danube bleu", avec Madeleine Sologne, Alfred Rode, José No-guero, Marguerite Moreno, Jean Galland.

"L'embuscade", avec Valentine Tessier, Pierre Renoir, Jules Berry, Georges Rollin.

"L'émigrante", avec Edwige Feuillère, Jean Chevrier, Georges Lannes, Pierre Larquey.

"Entrée des artistes", avec Louis Jouvet, Odette Joyeux, Janine Darcey, Claude Dauphin.

"L'esclave blanche", avec Viviane Romance, John Lodge, Dali, Saturnin Fabre.

"Face au destin", avec Gaby Sylvia, Georges Rigaud, Jules Berry.

"Le fantôme", avec Gorlett, Jean Tissier.

"Gardons notre sourire", avec Gustave Lizeux, Pauline Carton, Suzanne Christy.

"La grande mare", avec Maurice Chevalier, Claudette Colbert.

"Grey contre X", avec Maurice Lagrenée, Pierre Stephen, Jeanne Helbling.

"L'homme à la barbe", avec Robert Le Vigan, Anna Reval.

"L'intrigante", avec Gaston Rullier, Germaine Aussey, Paul Cambo.

"Il est charmant", Henry Garat, Mez Lemonnier, Rachèle Carley.

"Ils étaient neuf célibataires", avec Sacha Guitry, Geneviève Guitry, Elvire Popesco, Betty Stockfeld, Victor Boucher, Max Dearly.

"Je l'attendrai", avec Corinne Luichaire, Jean-Pierre Aumont, Aimos, Delmont, Berthe Bevey, Bergeron.

"Le jour se lève", avec Jean Gabin, Jacqueline Laurent, Arletty, Jules Berry.

"Le maître de forges", avec Gaby Morlay, Henri Rollan, Christiane Delyne, Léon Bélière.

"Marseille mes amours", avec Réda-Clair, Mireille Ponsard, Gorlett.

"Menaces", avec Mireille Balin, John Loder, Ginette Leclerc, Eric von Stroheim, Jean Galland.

"Moutin rouge", avec Geneviève Callix, René Dary, Lucien Baroux.

"Le mot de Cambonne", avec Sacha Guitry, Jacqueline Delubac, Marguerite Morno.

"Le mystère de la maison blanche", avec Roger Duchesne, Wanda Made, Marcel Vibert.

"Notre-Dame des Pauvres", avec François Besset, Odette Joyeux, Dorville, Delmont.

"Les otages", avec Annie Vernay, Jean Paquin, Saturnin Fabre, Pierre Larquey, Charpin.

"Le Parais perdu", avec Michèle Presle, Fernand Gravey, Elvire Popesco, Monique Rolland, Gérard Landry.

"Le Père Lebonnard", avec Madeleine Sologne, Jean Murat, Rug-

## Au Saint-Denis

(ENTIEREMENT PARLE EN FRANÇAIS)

**Errol FLYNN**

**LES CONQUÉRANTS**

TOUJOURS DE L'ÉPIQUE

avec VERA KORÈNE, CAMBO, BERRY

Chantons quand même

## Au Cinéma de Paris

LE MEILLEUR FILM EN VILLE!

**Maurice CHEVALIER**

**Marie DEA**

**PIÈGES**

ERICH VON STROHEIM, PIERRE RENOIR

## La guerre et les ouvriers

Parlant à la radio, dimanche soir, le 1er septembre, sur invitation du Directeur de l'information de guerre, le Très Hon. W. L. Mackenzie King, premier ministre du Canada, a exalté le rôle de l'ouvrier libre "compagnon et allié du militaire".

Cette liberté d'expression est celle de la démocratie. "Pour moi", dit le premier ministre, "la démocratie signifie cet état d'une société organisée qui reconnaît à ses membres le droit de l'égalité dans leurs entreprises; la démocratie signifie la faculté qu'a le grand nombre de développer dans la plus entière liberté et aussi de façon continue ses forces latentes et ses talents; la démocratie signifie la liberté de tous de jour, sous la protection des lois qu'ils se sont eux-mêmes imposées, dans une mesure juste et adéquate, dans des fruits de leur propre travail".

Mais la liberté de l'ouvrier, comme les institutions qui nous sont les plus chères, sont menacées par la cruauté nazie.

"A moins que l'ennemi ne soit vaincu", dit M. King, "et que les pays soumis à l'Europe ne soient rendus à la liberté, il n'y a aucune perspective d'améliorer, pas même de maintenir la façon de vivre que les Canadiens, à force d'intelligence et d'énergie, ont réussi à atteindre, aucun espoir d'améliorer le sort de notre propre génération ni celui de nos descendants. Le travail libre aura toujours à concurrencer l'esclavage. L'homme qui, jusqu'à présent, avait le droit de choisir l'endroit où il travaillait, le genre de travail qu'il préférait, entrera en compétition avec le travail obligatoire, mécanique, sans aie, mené à coups de fouet par un Etat impitoyable."

En terminant le Premier ministre déclare: "Nous sommes en guerre et demeurons unis par une même volonté et un même but. Mais nous ne pouvons rester en paix avec nous-mêmes que si nous ne ménaçons aucun effort, ne retenons aucune richesse et n'épargnons aucun sacrifice."

"Alors seulement nous serons montés dignes de ces deux grandes fraternités: celle des soldats qui combattent pour nous et celle des travailleurs qui forgent l'arme de la victoire."

**Le scénario émouvant de "LA DAME DE COEUR"**

Le scénario assez cruel, passablement dramatique, mais qui comporte dans son milieu, une partie idyllique de sa petite ville et une petite "LA DAME DE COEUR". On y voit une jeune femme, travaillant dans une boîte de nuit, et à ce titre, en butte aux avances indiscrettes de personnages peu sympathiques; on la voit donc après sa saison de travail, partir prendre quelques semaines de vacances dans une paisible pension de famille sur la Côte d'Azur. Là, elle mènera la plus austère et la plus simple des vies. Elle y fera la connaissance de deux jeunes garçons, des idéalistes nés dans cette bande joyeuse; Suzy rencontre même un garçon qui l'attendait. Et tout irait bien, si l'une des jeunes filles de la bande ne se trouvait mêlée à un petit scandale et ne donnait bêtement le nom de Suzy au lieu du sien. Suzy assume la responsabilité de l'affaire et quitte le calme, la gaie pension de famille.

## Une autre gaffe de "Life"

(suite de la page 1)

communication with one another, speak with limited vocabulary in their native French-Canadian patois". Ce qui en français peut se traduire ainsi: "Elles ne sont arriérées que sur un point. Comme la plupart des enfants issus "en série", elles ont créé leur propre système de communication entre elles, et ne parlent qu'avec un vocabulaire fort limité dans leur patois canadien-français."

Nous nous demandons avec raison d'ailleurs, si ces lignes ne sont pas du photographe dépeché par "LIFE" à Callander, qui évidemment a plutôt écrit avec ses pieds qu'avec son trépid et parlait d'une langue qui doit lui être aussi étrangère que l'esquimaux. Dans ce cas, cet individu est plutôt mauvais juge de la perfection d'une langue, voire même des déficiences qu'elle peut comporter. Le scribe, si c'en est un, aurait mieux fait de se tourner la langue sept fois dans la bouche avant de parler... ou d'écrire. Il apparaît nettement évident qu'une fois de plus un parfait ignorant a voulu tourner notre langue en dérision, s'imaginant qu'après Paris, c'est la fin du monde dans le domaine de la langue française. En référant au Larousse on voit la définition pour le mot patois: "Idiome populaire propre à une province. Façon particulière de s'énoncer et surtout, langage bizarre et incorrect."

Qu'il y ait des incorrections dans notre langue, nous l'admettrons volontiers, car quel est le peuple qui puisse se vanter de parler parfaitement et correctement sa langue? On dit que c'est à Tours, en France, où le français est le mieux parlé. De sorte que les protagonistes du "Parisian French", qui aiment évidemment mieux entendre un argot émaillé d'expressions anglaises, tel que "Freddy's Bar", dancing, et que sais-je, doivent se trouver perdus dans tout ce galimatias. Il y a de quoi. Allons, messieurs du "Life" quand vous aurez à donner des leçons de français aux autres, apprenez le vous-même, ensuite nous jugerons de votre haute compétence en matière linguistique.

# Théâtre... Sport...

## Au Capitol

Le film principal qui prend l'affiche au théâtre Capitol, est "He Stayed for Breakfast" qui a pour vedette Loretta Young et Melvyn Douglas.

Cette comédie, dont l'intrigue se déroule à Paris, raconte les aventures d'un garçon de café passionné pour la politique et de la femme d'un banquier très arrogant. Le garçon tente de tuer le financier et fuit les gendarmes grâce à l'aide de l'épouse. Celle-ci a divorcé entre-temps et prend parti pour le jeune homme, à tel point qu'elle est elle-même tentée de tirer sur son ancien époux.

Le banquier se doute que sa femme cache son agresseur, mais il voudrait réussir un double coup: faire arrêter son ennemi et être pardonné par sa femme. Un journaliste s'en mêle et fait une campagne violente contre le banquier dans l'espoir d'obtenir les bonnes grâces de l'épouse. Mais, sitôt qu'il apprend qu'elle est complice du garçon, il se retourne contre eux.

La situation devient de plus en plus difficile, et la politique force le garçon à rester chez sa protectrice, non seulement pour le petit déjeuner, mais aussi pour le déjeuner et le dîner et quelques autres repas.

"Military Academy" est le second film à l'affiche. Tommy Kelly et Bobby Jordan en sont les vedettes.

## Au Princess

Boris Karloff est la vedette de "Devil's Island", le film qui prend cette semaine l'affiche, au théâtre Princess. Le second film sera "Sporting Blood" avec Robert Young et Maureen O'Sullivan.

L'histoire de "Devil's Island" a une base réelle. Si son développement est inventé, du moins l'horreur de cette vie des prisonniers a pu être observé.

Boris Karloff y a le rôle d'un chirurgien très respecté qui est condamné pour trahison simplement pour avoir soigné un prisonnier qui avait tenté de s'échapper.

Envoyé à l'île du diable, le médecin subit les mauvais traitements d'une brute qui a charge des prisonniers. Et son sort n'est pas meilleur après qu'il eût sauvé la vie de sa petite fille. Mais ce geste lui vaut l'amitié de la femme du commandant qui l'aide à s'échapper avec plusieurs autres prisonniers. Ils prennent la mer sur un léger embarcation. L'essence vient à manquer et, à bout de forces, ils sont recueillis par un navire qui n'est autre que celui qui transporte les prisonniers à l'île.

James Stephenson, Nedda Hargigan, Rola Gourevitch et Pedro de Cordoba complètent la distribution.

## Au Loew's

"Foreign Correspondent" remporte actuellement un tel succès que la direction du théâtre Loew's le garde à l'affiche une seconde semaine. Ce film abonde en situations dramatiques. Les réactions des voyageurs au moment où leur avion va tomber à la mer, sont décrites avec réalisme et le spectateur peut imaginer toute l'angoisse qui s'empare des passagers d'un gros avion transatlantique.

A de tels moments, le fonds des caractères se révèle, les lâchetés que l'on ne soupçonnait même pas, le courage qui force l'admiration. Enfin, toute la gamme des sentiments humains est révélée puissamment.

Les réalisateurs du film ont voulu pousser le réalisme très loin. Ils ont fait construire une réplique exacte d'un Clipper et de plusieurs rues de Londres. "Foreign Correspondent" transporte le spectateur dans de nombreux pays d'Europe et fait revivre devant lui les grands événements du monde.

Joel McCrea, Laraine Day, Herbert Marshall, George Sanders, Alfred Basserman et Robert Benchley font partie de la distribution.

## A l'Imperial

"Tom Brown's School Days" et "Sandy Is a Lady" seront à l'affiche du théâtre Imperial pour trois jours.

Sir Cedric Hardwicke, Freddie Bartholomew et Jimmy Lydon sont les vedettes de l'histoire de Tom Brown. L'action se déroule il y a cent ans au fameux Rugby School, en Angleterre. Tom Brown, un "nouveau", doit endurer la cruauté de ses camarades plus âgés, à une époque où les élèves professeurs pouvaient faire à peu près ce qu'ils voulaient. Mais le jeune homme organise la résistance des plus timides et finira par avoir le dessus sur son pire ennemi.

L'une des plus belles figures du film est celle du Dr Thomas Arnold, directeur de la vénérable institution.

## La revue musicale

### "Parlez-moi d'ça"

Non, mesdames et messieurs, on n'a jamais vu ça à Montréal, une revue dont la musique, les couplets ainsi que le dialogue sont à point un mois avant la première représentation.

On n'a jamais vu ça des choristes et des artistes répétant une revue un mois avant la première.

On n'a jamais vu ça des décors terminés trois semaines avant le lever du rideau.

On n'a jamais vu ça une orchestre répétant sous la direction du chef toute la musique de la revue, cela un mois avant la répétition générale.

On n'a jamais vu ça une revue avec une aussi forte distribution. "Parlez-moi d'ça" tel est le titre de cette revue que présenteront les Variétés Lyriques, les 26, 27, 28 et 29 septembre en soirée, et le 28 septembre en matinée.

18 artistes, 50 choristes, 16 jolies danseuses et 18 musiciens... alors, "Parlez-moi d'ça".

## Elvire Popesco

Elvire Popesco est Roumaine, mais, comme on la dit aussi la plus Parisienne des Roumaines que la France ait adoptée. Il paraît même que c'est une Roumaine qui a réalisé la gageure de se faire acclamer à Paris et siffler à Bucarest. C'est une femme ravissante, gaie et vivante, qui aime les rôles où une personnalité féminine et joyeuse peut donner libre cours à sa verve. Elle l'habitude de dire :

"Je n'aime pas les rôles où je n'ai rien à dire".

C'est tout un programme. C'est qu'en effet Elvire Popesco sait rire au théâtre et en même temps déchainer le rire. On lui a reproché de jouer trop fort à la scène; mais elle en a donné la raison :

"Que voulez-vous? J'estime que le dernier spectateur du dernier rang du dernier balcon a le droit d'entendre la pièce avec la même précision que celui du premier rang. J'ai un très grand respect pour le public, que ce soit la première ou la centième représentation, qu'il y ait cent personnes ou six mille dans la salle, qu'on soit de bonne humeur ou crevé; il faut que la satisfaction du public soit complète."

On comprend qu'Elvire Popesco, qui a une telle conscience et un tel talent soit devenue l'idole des Parisiens. Elle est née comme nous l'avons dit, à Bucarest et c'est à l'âge de quatorze ans qu'elle eut l'idée de faire du théâtre. Elle fut reçue au Conservatoire roumain, mais elle ne fut par une élève très attentive. Cela n'empêcha pas Jean Richepin, lors d'un voyage en Roumanie, de lui dire, après avoir entendu :

"Vous serez une grande artiste."

A l'âge de dix-sept ans elle se fit, et l'un des grands réformateurs des méthodes pédagogiques dans le monde anglo-saxon.

"Sandy Is a Lady" présente à nouveau la petite Sandy entourée de grands comédiens, Mischa Auer, Billy Gilbert, Eugene Pallette, Edgar Kennedy et Fritz Feld, savent divertir et forment un groupe des plus cosmopolites. Tom Brown, Nan Grey et plusieurs autres complètent une distribution de choix. Charles Lamont a dirigé le film.

maria pour la première fois avec un acteur connu, elle divorça pour épouser un homme politique, et cette nouvelle union dura six ans. En 1923, elle joua au théâtre de l'Oeuvre. Elle tourna pour la première fois dans "L'Étrangère", un film de Gascon Ravel, d'après la pièce de Dumas fils. Mais elle considérait son début à l'écran dans "Ma Cousine de Varsovie", comme le premier rôle qu'elle ait aimé.

## Pierre Brasseur

Quand on demande à Pierre Brasseur, le jeune premier à la mode, des renseignements sur sa carrière, il ne manque pas de dire qu'elle a commencé au Palais-Royal, mais il n'ajoute pas que c'était lorsque sa mère jouait sur la scène tandis que lui se tenait, plus ou moins tranquille, sur un fauteuil dans sa loge.

— Je n'ai jamais tenu à impressionner les foules par ma locution, mais j'étais sage en ce temps-là, ou du moins j'essayais de l'être pour faire plaisir à ma mère. Pourtant, un jour, je manquai de correction. Sur la scène, un acteur laissa tomber des débris, je quittai ma place et me précipitai pour les ramasser. Vous voyez mon succès!

Il faut vous dire que Pierre Brasseur a adopté comme devise: "A nous la liberté". Il fit ses études dans une boîte de Montigny où il décrocha le prix de bonne santé et de gymnastique. Le dimanche, il organisait, pour ses camarades d'école, des spectacles sous le préau. Tous les élèves qui, durant la semaine, se tenaient vertueusement à l'écart du jeune cancre, se rapprochaient de lui avec enthousiasme ce jour-là.

Venons-en maintenant à ses véritables débuts au théâtre. Il commença jeune. Il allait sur ses seize ans et avait déjà joué de petits rôles au théâtre de Belleville. Dorval, qui était son professeur, lui trouva un engagement pour cinq cents francs par mois. Comme le jeune Brasseur n'avait qu'un costume clair, il emprunta à un camarade un costume foncé pour "faire chic" et le peu d'argent qu'il avait resquillé à sa mère, lui servit à acheter une grande cravate italienne, une énorme boîte de poudre de riz et une immense boîte de fards. Il était un acteur et il entendait le monter.

Dans le train, en troisième classe bien entendu, il n'y en avait que pour lui. Il parlait fort et déplaçait l'air.

Je n'avais pas pris la peine de lire mon contrat, ou plutôt, je l'avais lu en courant; je n'avais pas remarqué l'inscription microscopique qui spécifiait que je devais remplir les fonctions de deuxième régisseur.

De sorte qu'à peine débarqué, comme Pierre Brasseur s'informait avec éclat du meilleur hôtel de la ville, il fut vertement prié de s'occuper des bagages de la troupe.

Il adorait déjà son métier, il accepta les avances et il fit de son mieux. Car ce garçon, toujours trépidant, toujours joyeux, rempli avec conscience tous les devoirs de sa profession.

C'est ainsi qu'il a acquis la place importante qu'il occupe aujourd'hui au cinéma français.

## IMPRIMATUR

Le Journal "L'Autorité", faisant affaires nous la raison sociale de "L'Autorité Éditoriale", ses bureaux, Chambres 415-416, Edifice Canada Cement, Montréal. Il est imprimé à "La Parole" Limitée, Drummondville, P. Q.

**Nous Voulons des SWEET CAPS!**



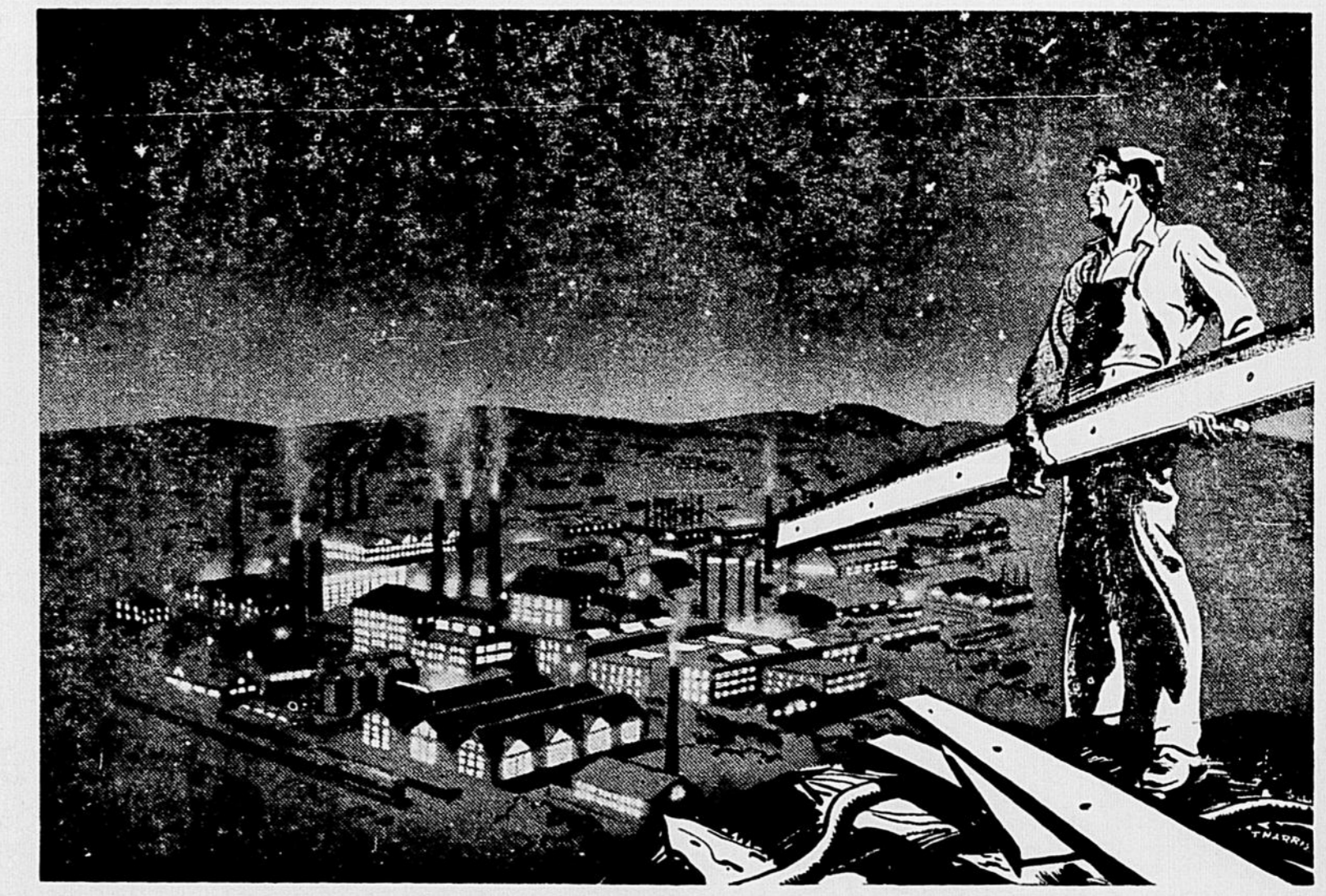
**\$1.00 envoi 300**

cigarettes SWEET CAPORAL ou WINCHESTER, ou \$1.00 enverra soit 1 livre de tabac à pipe OLD VIRGINIA, soit 1 livre de tabac SWEET CAPORAL HACHE FIN (avec papiers Vogue) aux Canadiens qui font du service outre-mer dans la F.C.S.A. seulement.

**\$2.50 envoi 1,000**

cigarettes à un soldat ou à une unité.

Envoyez votre remise avec le numéro, le rang, le nom ainsi que l'unité dont le soldat fait partie, outre-mer à SWEET CAPS, B.P. 6000, Montréal, P.Q.



**La nuit comme le jour . . . .**

Allez aujourd'hui dans nos usines et ateliers. Vous y verrez des ouvriers travaillant énergiquement — des hommes occupés à des besognes étranges, des tâches d'un genre nouveau, essentielles à notre sécurité future. Et la nuit comme le jour, cet effort se poursuit sans relâche! Ces hommes boivent de la bière et ils connaissent bien la valeur de ce breuvage, ils savent qu'elle répare les forces, alimente les muscles et ranime l'énergie. Ils savent aussi que la bière est l'amie de l'ouvrier parce que, directement ou indirectement, l'industrie canadienne de la brasserie procure du travail à plus de 16,000 personnes.

**SOBRE EN TOUT — LA BIÈRE ME SUFFIT**

Maintenant plus que jamais

# Duplessis et la "cinquième colonne"

## Le terrible secret du vif repentir d'Eve Lavallière

La fameuse recluse fut-elle, en outre d'une grande étoile de la scène parisienne, une dangereuse espionne? — Comment Clémenceau faillit lui faire subir le sort de Mata-Hari. — Sa liaison avec le diplomate allemand Von Lucius et les mystères qui l'entourèrent. — Son repentir fut violent et sincère.

A-t-on enfin percé le secret d'Eve Lavallière, cette actrice qui fit courir le Tout-Paris du commencement du siècle et termina ses jours dans la retraite, en proie au plus profond repentir? Joua-t-elle le rôle d'une espionne au profit de l'Allemagne pendant la grande-guerre, comme on l'a prétendu, les apparences étant plutôt contre elle? Et faut-il y voir la cause d'une sensationnelle sortie du monde et des mortifications qu'elle s'imposa par la suite?

Raconter qu'elle est née à Toulon, le 1er avril 1866, déclarée sous le nom d'Eugénie-Marie-Pascaline Fenoglio (probablement d'origine italienne), et qu'elle est morte à Thuilleries (Vosges), le 10 juillet 1929, n'offre pas un intérêt hors ligne. C'est sa carrière théâtrale, sans doute, mais encore plus ce qui suivit, qui attirera l'attention sur elle.

Elle était "théâtre" jusqu'au bout des ongles. Elle jouait sa vie comme un splendide rôle dont elle aurait écrit le scénario. Très sensible, exaltée, de son enfance tragique elle avait gardé une nervosité morbide. Eternellement hantée par une espèce de persécution, inquiète de tout, jalouse du bonheur des autres, rien de ce qu'elle possédait n'avait de valeur à ses yeux.

Sa vie de théâtre ne fut qu'une perpétuelle souffrance. La jalousie la tourmentait; elle était mystique, préoccupée de sciences occultes; dans le plus fort de ses luttes, elle cherchait une consolation dans les choses de l'au-delà. Elle assistait à des séances de spiritisme; elle racontait que dans une de ces séances, elle avait vu son âme au diable pour qu'il lui gardât sa beauté, son talent et ses succès.

Pendant vingt-cinq ans, elle a joué de la fidélité du triomphe. Ses créations furent autant de victoires: Capus, Donnay, Lavedan, F. de Croisset, de Fiers et de Caillavet furent ses auteurs favoris, ce qui ne l'empêcha pas d'être adorable dans l'opérette et dans les revues célèbres des Variétés.

La guerre survint, balayant tout: elle perdit pied. Depuis des années, elle était liée à Von Lucius, longue liaison de sa vie. Elle lui devait le plus net de sa fortune. Pour lui, c'était le grand amour; pour elle, l'argent et la fierté d'inspirer une telle passion. Elle n'admit pas que la guerre lui fit un devoir de rompre ses liens. Von Lucius, homme remarquable, fut envoyé comme ministre plénipotentiaire dans les pays scandinaves et ne fut peut-être pas étranger à la préparation de la révolution russe.

A cette époque tragique, Lavallière ne consentit pas à se priver de ses mensualités et n'en vit pas le danger. Elle avait prévu d'elle une femme de chambre allemande dont les frères se battaient contre la France; cette femme était mariée à son chauffeur français. Celui-ci, mobilisé au Grand-Quartier général, près de Compiègne, rentrait tous les soirs retrouver sa femme, qui correspondait en allemand avec Von Lucius pour les besoins personnels de Lavallière.

Cette situation choquante souleva des accusations terribles, et la plus terrible de toutes: espionne! Elle s'en défendit, mais les apparences étaient contre elle: son indifférence absolue pour ces heures tragiques; jamais un mot d'intérêt ou de pitié ne tombant de ses lèvres pour cette France qui l'avait tant adulée. En octobre 1914, elle se rendait à Londres. Pour elle, la guerre, ce fut l'arrêt de sa carrière. Puis vint sa conversion. En 1917, elle quittait Paris pour Lourdes. Elle vendit tout ce qu'elle possédait, voulant être payée non en chèques, mais en espèces, ne voulant rien laisser derrière elle, disait-elle. Elle brûlait des monceaux de lettres, de photographies, entre autres celle de Von Lucius entouré d'officiers allemands.

C'est à cette date que Clémenceau faillit prendre contre elle une grave mesure sous l'inculpation d'espionnage; une intervention personnelle de Briand et d'Alfred Capus empêcha cette mesure de devenir effective. Capus avait dit à Clémenceau: "Voyons, mais on n'arrête pas Lavallière!" Sans cette intervention, elle subissait peut-être le sort de Mata-Hari. ... Après son départ pour Lourdes, une année se passa sans nouvelles. En 1918, elle revint dans la capitale, mais d'après le témoignage de la même amie, Mme Jeanne Saulier-Samuel, elle semblait déjà détachée de tout, lointaine, et surtout serene. Celle-ci ajoute:

"Elle est morte depuis. Est-elle une sainte? Je n'en sais rien, mais, en tout cas, c'est une grande repentie qui a courageusement et noblement souffert."

Certes, la vie antérieure de Lavallière invitait au repentir. Toutefois, celui-ci eut-il atteint une telle intensité si elle n'avait eu rien à se reprocher contre sa patrie?

SCARAMOUCHE

## UN AVION A L'ESSAI FROLE DE TROP PRES UNE USINE

L'incident s'est produit dans la partie est de Montréal. — Les ouvriers s'enfuient en hâte mais en sont quittes pour la peur. — Heureux redressement opéré par le pilote. — La leçon à tirer.

La partie-est de Montréal a échappé de peu à un désastre, il n'y a pas bien longtemps. Une usine d'avions, qui vient de faire l'essai d'un nouvel appareil, faillit être complètement détruite par celui-ci. Notons que l'usine en question est à ses débuts, et que jusqu'ici elle n'a toujours fait que du très beau travail. En effet, n'est-elle pas à la veille de recevoir un très important contrat de guerre, directement de l'Angleterre. Ses ateliers fabriquent toutes les parties de l'avion, sauf les moteurs qui sont amenés de l'Ontario.

Voici, en détail, les faits tels qu'ils se sont passés: les ouvriers et les employés de l'usine étaient tout à leur besogne lorsque tout à coup, un bruit d'enfer se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Ce fut un sautoir-qui-peut général. Tout le monde quitta à la hâte les ateliers, et ce fut une ruée générale dans les corridors. Le nouvel aéroplane, mis à l'essai, descendait avec une vitesse vertigineuse sur la partie centrale de l'usine et, sur le moment, on crut que c'en était fait du pilote, de l'engin, et de la bâtisse. Un témoin oculaire raconte:

"L'avion était si proche du toit de l'usine que toutes les vitres se mirent à trembler sous la pression de l'air. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie."

Heureusement, le pilote reprit le contrôle de son appareil, et le redressa à quelques pieds seulement de l'obstacle. Justement, ce jour-là, un ouvrier était à réparer la toiture. Il n'eut que le temps de s'aplatir et de s'accrocher désespérément à la corniche afin de ne pas être projeté dans les airs.

Pour des raisons, que nos lecteurs comprendront tout de suite, il nous est impossible de donner le nom de l'usine. Voilà une salutaire leçon pour ceux qui permettent des essais d'avions près de centres urbains ou industriels. Espérons que cet avertissement n'aura pas été vain, et que de nouvelles mesures seront prises en conséquence.

ICARE.

## "La Conquête Economique"

Une autre oeuvre de M. Edouard Montpetit appelée à rendre un grand service aux Canadiens français. — Elle préconise des méthodes plus pratiques que celles de "L'Achat Chez Nous". — Aux Editions Bernard Valiquette.

Il y a quelques semaines, M. Edouard Montpetit publiait aux Editions Bernard Valiquette le deuxième tome d'une série de trois, sous ce titre général: "La Conquête Economique". Nous avons déjà donné une analyse du premier; nous essaierons de bien de même pour le second, bien que d'autres voix plus autorisées que la nôtre se soient déjà fait entendre.

Né à Montmagny, le 26 septembre 1881, M. Montpetit fit ses études classiques au Collège de Montréal et ses études légales à l'Université Laval. Admis au Barreau en 1904, il alla continuer ses études en Europe, et après un stage de trois ans à l'École libre des Sciences Politiques et au Collège des Sciences Sociales de Paris, il était diplômé de ces deux institutions en 1909.

C'est dire qu'il est tout à fait qualifié pour étudier les problèmes économiques de l'heure. Il les traite sur un plan élevé, envisageant le jour où les notes se seront emparés, par la force des choses, par suite d'une évolution progressive et naturelle, de la part des richesses qui reviennent pour ainsi dire de droit à une race fière et libre. Le Père T.-M. Lamarche, dominicain, écrit à ce propos:

"N'est-ce pas là une méthode beaucoup plus normale de conquête économique que toutes les campagnes d'achat chez nous", trop souvent conduites sans discernement ni discernement, provocatrices de querelles de race, et qui donnent encore des résultats douteux? On achètera chez nous, au moins en sûrs, quand nous aurons formé des industriels et des hommes d'affaires au courant des procédés modernes de fabrication, des méthodes d'organisation de contrôle d'une industrie, qui sauront inventer ou présenter avec art et ingéniosité un produit de qualité, en un mot qui pourront servir leurs clients sans les égarer, c'est-à-dire en leur offrant à la fois qualité, service et prix."

Le volume de M. Montpetit est agréable à lire de la première ligne à la dernière, même pour ceux qui ne sont pas familiers avec ces questions, tant l'auteur écrit avec charme et lucidité. Les Editions Valiquette ont su habiller sa pensée avec l'art qui leur est habituel, et nous formulons l'espoir que cette oeuvre sera répandue avec rapidité dans une province qui néglige trop la lecture en général, et particulièrement celle des auteurs du terroir.

G. L.

## Cette noce chez Mathurin Gagnon

Avant d'aller plus loin dans le récit des voyages et de l'établissement des Gagnon au Canada, permettez-moi de vous raconter une noce qui eut lieu chez Mathurin Gagnon. Le Mathurin en question est l'un des trois frères Gagnon venus au Canada un peu avant 1640.

Bien que le plus vieux il se maria le dernier et encore dans un âge assez avancé, soit à 41 ans, — huit ou dix ans après son arrivée au Canada, — ce qui nous reporte en 1647.

Jean, son frère, était marié depuis sept ans déjà. Il avait épousé une demoiselle Cochon (Cachon). Excusez l'orthographe d'alors. Marguerite était son nom; c'était une jeune Normande née à Dieppe. Elle appartenait à une famille honorable dont le chef s'appelait Jehan, (Jean) époux de Marguerite Coimterel, à qui la jeune fille ressemblait... du moins par le nom.

Entre Jean (sans jeu de mots) et (Suite à la page 2)

## Feu le colonel Georges Vien

Notre éminent concitoyen, le lieutenant-colonel Thomas Vien, député fédéral d'Outremont et vice-président de la Chambre des Communes vient d'être profondément éploré par le décès de son vénérable père, le colonel Georges Vien. Les funérailles eurent lieu mercredi dernier à Lauson, ville dont il fut le premier magistrat pendant plusieurs années.

Au colonel Vien vont toutes nos sympathies dans le cruel deuil qui le frappe présentement.

Son éclipse vient-elle de la crainte du camp de concentration, où sont ses amis Arcand et Franceschini? — Ou est-ce l'aventure de Camillien qui lui donne la frousse? — Son sang qui "bouillonnait". — Emule de Masaniello, Napolitain frénétique en déséquilibre.

Un lecteur nous écrit: "Qu'est devenu M. Duplessis, le lion de la Mauricie? On n'entend plus parler de ce fauve depuis la dernière session provinciale. Est-ce qu'il est sorti de l'Assemblée législative profondément humilié de ses lamentables échecs, par exemple sur le suffrage féminin, et cache-t-il sa déconvenue dans son manoir des Trois-Rivières? Ou ce cachottier est-il parti pour la guerre sans en dire un mot à qui que ce soit? On se rappelle que lors de son voyage secret en Europe, pendant qu'il était premier ministre de la Province, il fit dans un club de Londres la rencontre du baron Castleross, principal lieutenant de Lord Beaverbrook, et que ce noble baron confiait ensuite dans une interview que notre Maurice lui avait déclaré que son sang bouillonnait de rage à l'idée que Hitler avait grossièrement traité M. Neville Chamberlain, au cours des conversations que celui-ci eut avec le Führer pendant la crise tchécoslovaque. Est-il allé venger Chamberlain; s'est-il enrôlé pour cela dans la Royal Air Force? Il ferait certes un excellent aviateur, accoutumé qu'il est de naviguer dans les nuages et de se livrer aux plus étourdissantes girations. Tous ceux qui le connaissent le voient parfaitement dans un avion-plongeur, car quels plongeurs vertigineux n'a-t-il pas exécutés dans sa retentissante et météorique carrière? Enfin, M. le directeur, je vous enverrais un chèque d'un substantiel montant, si vous étiez assez renseigné pour nous donner des nouvelles de notre Maurice..."

Nous avouons en toute franchise que nous ne possédons pas des informations de toute première main sur les allées et venues du Trifluvien, à moins qu'il ne s'écrite comme M. de Crac dans son petit castel. Nous serions néanmoins surpris que M. Duplessis ait retraversé l'Atlantique, malgré son ancienne admiration pour M. Chamberlain, à seule fin de foudroyer Hitler en faisant tomber une pluie de bombes sur Berlin. Il est trop prudent pour cela, sa bravoure ne s'étant exercée, jusqu'ici, que sur les hustings. Lui qui dénonçait avec une telle violence ses adversaires absents, il n'aurait pas le courage de se présenter à la Législature, il ferait aboyer sa meute de Labelle, de Boyer et de Laroche, caché derrière ce paravent commode.

## CAMILLIEN, "JIM" ET MAURICE

En ce qui concerne son amour pour l'Empire, on le connaît, surtout depuis qu'il a appuyé en Chambre la motion Chelouit-Houde contre la participation du Canada à la guerre et la mobilisation de nos ressources en hommes et en richesses. Ennemis acharnés du maire de Montréal depuis au moins une décennie, il s'était réconcilié avec lui pour exécuter cette manoeuvre. L'envoi de Camillien dans un camp de concentration n'a pas dû le charmer outre mesure, non qu'il eût beaucoup d'amitié pour le personnage, mais à cause de leur récente alliance.

Celle-ci n'était d'ailleurs que l'aboutissement d'une politique qu'il avait toujours suivie durant son court passage au pouvoir: le mépris de l'Angleterre et l'expansion du nazisme dans la province. Pas un homme n'a plus fait que lui pour la création chez nous d'une "Cinquième Colonne". Protecteur d'Adrien Arcand, pourvoyeur de l'"Illustration Nouvelle", il était aussi l'ami intime de ce James alias "Jim" Franceschini, autre "concentré" qui envoyait dans le temps des pontes à Mussolini en guise d'hommage et d'affection. Pourquoi M. Duplessis, si grand patriote avant 1936, bourrait-il cet Italien de contrats sans soumission et avait-il ses appartements en face des siens au Château Frontenac?

Le mot d'ordre était alors: "Tout ce qui n'est pas fasciste, dans le Québec, est communiste." Et c'était une façon commode d'inclure parmi les disciples de Staline ceux qui n'avaient pas l'heur de plaire au Mauricien. Sa disparition momentanée proviendrait de la crainte qu'il a d'aller retrouver "Jim" et Camillien dans un lieu de tout repos, qu'il ne faudrait pas en être trop étonné.

## EMULE DU FANATIQUE MASANIELLO

La carrière de notre matamore ressemble étrangement à celle d'un fanatique napolitain, Tomaso Masaniello, qui souleva sa ville en 1637. Cette révolte, qui s'était d'abord donné un caractère national — tout comme l'"Action Nationale" de 1936 — était en réalité une insurrection de la plèbe et des apaches contre ceux qui représentaient l'ordre et l'autorité. Masaniello, qui était mal équilibré, avant tout un fort en gueule, se prit au sérieux et, se croyant menacé, il recourut, pour se maintenir, à la terreur: on incendiait, on pillait, on coupait les têtes, on les plantait sur des poteaux, tout autour de la place du marché, à Naples. Si bien que le peuple, qui l'avait d'abord considéré comme l'ange du salut, vit en lui une incarnation du démon et lui fit subir le même traitement qu'il avait prodigué aux autres en l'abattant. Son aventure a tenté la plume de nombre d'historiens et d'auteurs dramatiques.

Maurice ne pouvait évidemment se livrer aux mêmes fantaisies que Tomaso. Au lieu de couper des têtes, il fit adopter son ignoble Loi du Cadenas, qui lui eut permis de remplir les prisons s'il avait eu plus longtemps ses coudees franches. Mais comme un déséquilibré finit tôt ou tard, plus tôt que tard, par perdre l'équilibre, sa chute ressembla à celle du Napolitain, l'assassinat en moins.

Si le lecteur de l'"Autorité" qui nous a offert un chèque se contente de cette explication sur l'éclipse du Mauricien, qu'il ne nous envoie pas son papier, mais fasse chanter des messes afin de remercier la Providence de son exeat, cette Providence qu'il entendait monopoliser et qui finit par lui casser les reins.

OBSERVATOR.

## Pointes sèches

C'est consolant de constater que nos diverses associations, patriotiques, syndicales et autres laissent le domaine des sphères éthérées pour s'occuper de temps à autres de questions pratiques. Nous ne disons pas qu'elles ne devraient jamais traiter de sujets spéculatifs, mais, dans le passé on s'en est tenu seulement à cela. Il est bien de regarder les nuages pourvu que l'on marche les deux pieds sur la terre.

Nous faisons ce commentaire à propos d'une déclaration formulée récemment par l'association canadienne des garçons et filles de tables de la Province de Québec, récemment fondée sous les auspices des syndicats catholiques nationaux. Cette association soumettait au public un moyen d'attirer le tourisme dans notre province: "Ce serait, dit-on, de remettre à la mode la vieille cuisine québécoise et française, c'est-à-dire d'approprier les mets et de dresser les tables selon le goût de chez-nous et suivant l'art culinaire français, toujours si apprécié dans le monde entier."

S'il y a des gens qui connaissent les goûts du tourisme pour la cuisine ce sont bien les garçons et filles de table qui reçoivent les commentaires, bons ou mauvais, des clients qui fréquentent nos restaurants. Lorsque les Américains viennent au Québec, ce n'est pas pour manger des "hot dogs", même si on les appelle "chiens chauds", mais des mets français. Que de fois des touristes ne nous arrêtent-ils pas sur la

(suite à la page 2)

## Le bien immense qu'accomplit la charité privée dans la Province

### Les crimes se multiplient

Est-ce la guerre qui pousse les Canadiens au meurtre? — Le Québec et son "flambeau civilisateur". — Avons-nous du sang "sauvage"?

Depuis que le Canada est en guerre, une véritable épidémie de vols et d'assassinats s'est abattue sur le pays. C'est à croire que la lecture des journaux qui, depuis près d'un an, ne donnent plus que des récits de batailles, de pillages, de vols et de massacres, a influencé défavorablement les esprits et bouleversé les lois de la morale.

Il ne se passe plus un jour sans que quelque promeneur ne découvre le cadavre d'un homme ou d'une femme, ou que quelque citoyen revenant de villégiature ne trouve sa demeure mise à sac par des cambrioleurs ayant profité de son absence.

Depuis la fameuse affaire Eliane Saint-Pierre-Fissault, la police a fait de réels progrès, mais devant une telle avalanche de crimes et de vols, va-t-elle pouvoir continuer à être à la hauteur de sa tâche?

La situation se complique du fait que les amoureux s'en mêlent. « M'aimes-tu? » — « Non. » Et un coup de revolver d'abattre la récalcitrante. Des fois, toute la famille y passe. Après, si le jeune homme se suicide, tant mieux pour la police surmenée, qui n'aura plus qu'à dresser un rapport pour la forme. Même les maris deviennent susceptibles, et c'est à coups de hache qu'ils font de leur mort suspecte un quart ou un tiers de femme!

La province de Québec n'est pas exempte de ce dévergondage, bien au contraire. Notre prétention de porter le "flambeau de la civilisation française sur cette terre d'Amérique ne vaut pas cher. Nos meurtres ne sont pas plus nombreux qu'ailleurs, mais ils sont empreints d'une « sauvagerie » spéciale. Est-ce pour donner raison à ceux qui prétendent que nous avons une forte dose de sang indien dans les veines?

Pour défendre l'Amérique du Nord. Le premier ministre du Canada et quelques membres de l'état-major du pays ont reçu, à Ottawa, au début de la semaine dernière, les personnalités militaires et civiles qui font partie, aux Etats-Unis, de la commission conjointe de défense canado-américaine. Les discussions qui ont eu lieu à cette occasion ont porté sur les moyens à prendre pour combiner et uniformiser les méthodes de défenses des deux pays. Des points stratégiques devaient être transformés à l'avenir en avant-postes militaires, navals et aériens pour le maintien de la sécurité de notre continent. Les entretiens ont également porté là-dessus.

Un petit tableau rétrospectif qui donne une idée concrète de ce que font nos institutions charitables, laïques et religieuses. — Quelques erreurs qu'il convient de confondre.

Le rôle d'un journal, surtout d'une feuille d'avant-garde, n'est pas seulement de porter des coups à ceux qui en méritent, mais de savoir reconnaître, de temps à autre, le bien qui s'accomplit dans le public. Nous ne faisons d'ailleurs que constater des faits et nous répondons par là d'une manière définitive aux imbéciles, à ceux qu'une ignorance crasse fait prendre pour du bon pain tout ce que la rancune ou le dépit met dans la bouche de certaines têtes folles.

Il y a quelques semaines, nous reconstruisions au coin d'une rue un homme qui nous a avoué avoir trouvé son pain à gagner depuis vingt ans dans la ville de Montréal et qui, cependant, en voulait encore au capitalisme. Encore, s'il avait parlé de capitalisme outrancier, nous l'aurions secondé, mais nous ne voyons pas pourquoi nous ordonnons nous en prendre à un sain capitalisme, sans lequel aucun ordre économique ne peut demeurer stable. Mais ce qui nous a le plus surpris, c'est d'entendre notre homme nous dire que tout le capital était aux mains des hôpitaux et autres communautés religieuses, capital qui était prélevé sur le peuple. Pour pouvoir répondre à cette accusation aussi mensongère que basse, nous reproduisons le recensement fait par l'Action Sociale Catholique des charités extérieures faites par les communautés religieuses. Remarquons que ces charités sont en dehors du domaine propre ou ces communautés excellent leur activité, en d'autres termes, elles ont accompli des choses qui n'étaient pas de leur ressort. Voici ces chiffres: ils représentent ce qui s'est donné gratuitement aux pauvres sans l'aide du gouvernement, dans les 35 institutions qui ont fourni leurs renseignements, en nourriture, vêtements, secours.

|   |              |
|---|--------------|
| Repas complets .....  | \$ 88,518    |
| Rations et lunches .....  | 287,476      |
| Vêtements .....   | 24,003       |
| Chaussures (paires) .....   | 3,606        |
| Remèdes .....   | 7,472.44     |
| Soins au dispensaire .....  | 50,410.00    |
| Soins au dispensaire (en argent) .....                                  | 99,385.64    |
| Paniers de provisions .....   | 56,404       |
| Charité en argent .....   | 4,852.81     |
| Familles soutenues .....  | 1,029        |
| Remises pour frais de pension, d'instruction et d'hospitalisation ..... | \$223,371.59 |

Nos lecteurs savent qu'il y a plus que 35 communautés dans le district de Montréal et dans la Province et que si l'on voulait recueillir le rapport de toutes les maisons, les chiffres seraient encore plus considérables.

Vouloir faire disparaître nos communautés religieuses de tout genre, qu'est-ce que cela veut dire? L'instruction rendue accessible à un groupe de privilégiés, ou les taxes triplées. Les hôpitaux réservés pour les gens riches ou les taxes triplées. Des gens mourant de faim et de froid dans notre province ou la plaie du secours direct au frais de l'Etat remis en vigueur sur une haute échelle.

Qu'il y ait ici et là de petites lacunes dans nos institutions religieuses, les principaux intéressés eux-mêmes l'admettent. Ces oeuvres comme toutes les organisations laïques sont conduites par des hommes, donc par des êtres faillibles. Mais détruit-on une maison parce qu'une marche de l'escalier est brisée?

Comprenons enfin que la charité telle qu'elle est organisée dans notre province, si l'on ne veut pas considérer le point de vue sur-naturel, mais simplement matériel, travaille dans notre propre intérêt. Tout cet argent que nous ne donnons pas, ce sont des taxes de moins que nous payons; en désire-t-on d'autres?

Rencontrer des récriminations et des idées outrancières dans la bouche de sans-travail et de gens qui souffrent, cela s'explique, mais lorsque de tels propos sont tenus par des hommes qui ont leur trois repas par jour et qui n'ont pas besoin d'attendre aux portes pour se les procurer, voilà qui étoune et dégoûte tout citoyen digne de porter ce nom. Supprimons du jour au lendemain nos institutions de charité et nous demandons à nos forts en gueule de nous apporter une solution au problème, SANS AUGMENTER LES TAXES.

C. F.

## L'ARTILLER SAIT APPRÉCIER LES BONNES CHOSES

... Il dit toujours: "POUR MOI TOUJOURS MOLSON"

LA BIÈRE MOLSON — FABRIQUÉE À MONTRÉAL DEPUIS 154 ANS